

Notes de lecture

Monique Wittig — *Le chantier littéraire*

(2010). Lyon, Presses universitaires de Lyon & Donnemarie-Dontilly, éd. iXe « Des deux sexes et autres », 226 p.

Le chantier littéraire est un ouvrage dans lequel Monique Wittig développe sa pratique d'écrivain¹ dans une perspective matérialiste en focalisant son attention sur le travail littéraire. Ce texte est entouré de plusieurs contributions : un avant-propos de Sande Zeig, une très longue et très documentée préface analytique de Christine Planté ainsi que des notices informatives rédigées par Benoît Auclerc, Yannick Chevalier, Audrey Lasserre et Christine Planté. Ces articles permettent de situer le contexte de production de cet ouvrage à partir de la genèse du projet éditorial (Lasserre), de la pensée et du positionnement littéraires (Auclerc) de Monique Wittig, l'ambivalence de son rapport à la linguistique (Chevalier) et de son analyse du contrat social

faisant de la littérature une utopie dont Nathalie Sarraute serait la plus ardente résistante (Planté).

Ce livre inédit, dont la publication a été plusieurs fois reportée, a pour point de départ le mémoire qu'elle a soutenu en 1986 à l'École des hautes études en sciences sociales, sous la direction de Gérard Genette. La publication intervient plusieurs années après sa mort, en 2003, et fait suite au premier colloque international consacré à son œuvre en 2001 à Paris, où elle en lit un extrait, et au premier colloque organisé à Lyon par une université en 2009. On retrouve dans ce livre nombre de propos parus dans *La pensée straight*.

La principale originalité de cet ouvrage tient au fait que Wittig s'y positionne en tant qu'écrivain. Reconnue dans le champ littéraire dès la publication de son premier roman, *L'Opoponax*, paru chez Minuit en 1964, ce livre lui valut le Prix Médicis, consacrant une littérature d'avant-garde très imprégnée, à cette époque, des innovations esthétiques du Nouveau Roman. Néanmoins, sa notoriété

¹ Afin de maintenir la cohérence du propos de Monique Wittig, nous n'avons pas féminisé le titre d'écrivain ou d'auteur dans cette note de lecture quand ils se réfèrent directement à son ouvrage.

est surtout marquée par son adhésion au féminisme matérialiste et au lesbianisme radical dans les années 1970 et 1980 dont elle est l'une des théoriciennes reconnues. Ce livre apparaît ainsi comme une reprise en main de son travail en littérature, traitant de façon oblique du féminisme. Elle y construit sa posture située d'écrivain prenant position tant par rapport aux débats ayant trait au statut de la littérature et des écrivains mais aussi par rapport au champ féministe, réitérant son empreinte matérialiste antinaturaliste.

Dans ce livre, Monique Wittig s'attache à miner tout autant la croyance en la naturalité du don créateur que celle en l'accès exclusif des hommes à l'universalité littéraire. Elle met au centre de ce livre la dimension matérielle de l'activité littéraire, de l'écriture et du langage. Elle incarne l'auteur et le situe sur son chantier, comme un peintre ou un sculpteur, écrivelle, dans son atelier. Ce parti pris comporte en creux une critique de la posture barthésienne relative à la mort de l'auteur. Elle réincarne la figure de l'écrivain et rend concrète l'opération laborieuse liée au travail de la langue dans son expression créatrice et politique.

Le livre se décompose en cinq sections (« Le chantier littéraire », « Le contrat social », « Les formes du déjà là : la littérature », « Le langage à travailler » et « Les catégories philosophiques. Un exemple, le genre ») qu'elle fait précéder de quatre propositions qui seront

déclinées et analysées au long de l'ouvrage. Ces propositions concernent la nature du langage et le travail « effectué avec lui, sur lui, par lui, contre lui, dans l'écriture » (p. 44) par l'écrivain. Selon Wittig, en premier lieu, le langage est hétérogène, en ce qu'il résulte de tensions entre le matériel et l'abstrait qui lui donnent forme. Il est versatile en ce que son sens est en déplacement constant. Il est le produit de relations. Le sens et le signifiant opèrent des déplacements constants à l'intérieur même du langage. En sorte qu'en deuxième lieu, la nature du langage est double. Il participe tant de l'abstraction (pensée conceptuelle) que du réel physique (ordre matériel). Ce en quoi, de plus, le langage projette des faisceaux de réalité sur le corps social, l'emboutit et le façonne, n'ayant pas une relation de fonction mais de transformation. En conséquence, enfin, le langage a une incidence sur la plasticité du réel social, il l'affecte directement. La dimension transformatrice du langage tient à une sorte de 'physique' du langage qui traiterait des mots et de leurs effets, objet de la littérature.

Forte de ces quatre propositions, Wittig s'attaque au chantier littéraire. Elle distingue les linguistes et critiques littéraires des écrivains. Tandis que les premiers, pour affirmer une homogénéité liée à l'opération scientifique qui caractérise leur champ, classent et catégorisent le langage, les seconds s'opposent à la science en ce qu'ils

effectuent une opération critique et créatrice qui les engagent à brasser un matériel hétérogène, pluridisciplinaire. Ce travail met en jeu la subjectivité face au matériau brut qu'ils transforment dans un va-et-vient oscillant du particulier au général. C'est à la croisée de ces tensions que le langage et le travail sur l'écriture constituent un « cheval de Troie ».

Dans son chapitre portant sur le « contrat social », Wittig fait explicitement référence au travail de Nathalie Sarraute. Elle emmène les lecteurs et lectrices sur le chantier littéraire, là où l'écrivain, fabricant de « cheval de Troie » se livre à une bataille avec les mots. Il s'agit de les saisir en les défaisant des sens pluriels qu'ils reçoivent dans le monde social. C'est en retrouvant le caractère brut du langage que l'écrivain accède aux opérations sociales de catégorisation du langage pour les démasquer. Le travail des écrivains, selon Wittig, tient à cette entreprise de dévoilement du caractère construit de la matérialité et de l'abstraction du langage. Pour ce faire, ils travaillent dans 'l'avant' le chantier littéraire tandis que les linguistes, scientifiques, critiques littéraires travaillent dans 'l'après' et contribuent à séparer signifiant et signifié là où les écrivains en saisissent les interrelations.

Pour réaliser ce travail sur, contre et avec le langage, les écrivains s'appuient sur une généalogie littéraire (des pairs en qui ils se reconnaissent), comme le

Nouveau Roman pour elle, qui donne des outils pour s'atteler à cette activité. Cette démarche des écrivains s'appuie en outre sur un « regard critique sur le déjà là des formes » (p. 85) qui comporte une approche pragmatique. Ce travail de mise à nu des mots consiste alors à dépouiller le langage de son sens conventionnel afin de le transformer en matériau brut, neutre (p. 97). Selon Wittig, cette opération concrète de construction / déconstruction touche à « une opération qu'on envisage généralement en termes philosophiques et qu'on appelle 'universaliser', par ce déplacement du particulier au général ». Mais, ajoute Wittig, avant ce mouvement du particulier au général, il y a « forcément [...] un mouvement qui va vers le particulier » (p. 97). C'est là qu'est le nœud du rapport de domination limitant les femmes.

La tâche des écrivains consiste à faire avec « l'hétérogène total » du matériau qu'est le langage en le travaillant et non en le laissant advenir telle une sécrétion. Avançant cela, Wittig conteste les tenants de « l'écriture femme », dite aussi écriture du corps, et s'attache aussi à dissoudre les mystifications relatives à la naturalité de l'inspiration. Elle met au cœur de sa démarche une conception pratique et matérielle de l'activité littéraire. Travaillant au dépeçage des sens et usages sociaux du langage, elle en montre le caractère oppressif notamment sur les corps, ce qu'elle qualifie de

« *plastie du langage de tout le corps social* » (p. 123).

Elle s'appuie alors sur les catégories philosophiques, *a priori* les plus abstraites, pour démontrer la matérialité de leur action, leur performativité sur les conduites humaines. Parmi ces catégories, elle s'attaque à celle de genre, plus exactement à la « *marque de genre* » qui ne s'applique qu'au féminin. Cette marque de genre est ainsi la « *mise en vigueur de la catégorie de sexe dans le langage* » et « *force chaque locuteur à proclamer son sexe physique* » en étant référé à une forme concrète et non sous la forme abstraite qu'incombe la généralisation, l'universel dès lors approprié par les hommes. Elle relève qu'il s'agit d'une « *farce ontologique* » qui divise l'être dans le langage en marquant une catégorie d'humain, les femmes, à travers les pronoms personnels et qui doit être abolie. Il faut alors « *détruire le genre totalement* » (p. 139) pour imposer l'égalité de droit au statut d'universel. Il s'agit de défaire le pouvoir qu'a le langage d'imposer un particularisme sexué, notamment par l'usage des pronoms personnels qui sont de « *bonnes machines de guerre puisque c'est par eux que s'opère l'exécution du sexe, c'est par eux que le sexe est forcé sur ses utilisateurs* » (p. 138). Supprimer le genre en tant que catégorie de sexe contribuerait à se défaire du rapport de domination imposé par les hommes et l'appropriation qu'ils ont faite

de cette valeur abstraite, universelle en la mobilisant à leur profit.

Dans ce livre Monique Wittig met ainsi en scène la figure de l'écrivain en actes en se défaisant des oripeaux de la mythologie du génie incréé pour construire la figure de l'écrivain travailleur du langage. Cette posture d'écrivain est combinée à sa stratégie politique consistant à mettre en œuvre une révolution symbolique dont l'outil est le langage. La réflexion qui conclut son livre portant sur le processus d'universalisation d'un texte nous rappelle que l'un des enjeux actuels travaillé par la littérature de nombre d'écrivaines contemporaines consiste à imposer, en faisant admettre par l'écriture, l'universalité de leur propos.

Delphine Naudier

Sociologue
CSU-CRESPPA

Diane Lamoureux – *Pensées rebelles. Autour de Rosa Luxemburg, Hannah Arendt et Françoise Collin*

(2010). Montréal, les Éditions du remue-ménage, 203 p.

Dans un ouvrage consacré aux pensées rebelles et au potentiel critique du féminisme, Diane Lamoureux se saisit des réflexions de Rosa Luxemburg, Hannah Arendt et Françoise Collin sur l'action révolutionnaire et notamment sur le rôle des conseils ouvriers pour faire émerger diverses problématiques communes à ces trois auteures. Comme elle le souligne dans la conclusion,

quand bien même les deux premières auteures « *ne se sont pas senties particulièrement concernées par le projet féministe* », cette mise en regard lui a donné les moyens de « *penser le féminisme comme politique et les conditions auxquelles il peut devenir une politique non seulement rebelle mais authentiquement subversive* » (p. 183). Ce qui intéresse ici Lamoureux, c'est à la fois le profil intellectuel de ces trois femmes qui, pour deux d'entre elles, occupèrent à leurs époques respectives une place singulière en tant que figures de proue dans un monde presque exclusivement masculin – la première dans la théorie marxiste et la seconde dans la pensée politique. Et aussi les éléments de filiation qui existent de l'une à l'autre et qui ont pesé sur son propre itinéraire de féministe : la façon, notamment, d'aborder le processus de mobilisation et de politisation – l'un des fils conducteur que je retiendrai ici.

De Rosa Luxemburg, elle relève tout particulièrement : le poids que celle-ci accorde à la circulation et à la liberté de la parole, dont les conseils ouvriers de diverses époques (notamment les soviets russes) donnent l'exemple ; la critique du parti révolutionnaire qui tend à confisquer la parole du mouvement prolétarien au nom du rôle de l'avant-garde (d'où la réfutation que fait Luxemburg du modèle d'organisation léniniste) ; l'importance de l'agir-ensemble,

par-delà les divisions résultant de la situation spécifique de chacun, l'essentiel étant de canaliser plutôt que de prétendre contrôler l'action ouvrière. Lamoureux retient aussi l'approche de Luxemburg vis-à-vis de l'impérialisme et son rejet de la perspective réformiste. Pour la dirigeante du Spartakusbund, les institutions démocratiques ont cessé de jouer un rôle dans le développement de la bourgeoisie, laquelle n'hésite pas à renoncer au libéralisme et à s'accommoder de régimes autoritaires. C'est ce qu'illustrent la promotion des intérêts coloniaux de l'Allemagne en Namibie, les alliances passées par cette dernière avec les puissances européennes lors du dépeçage de la Chine à la toute fin du XIX^e siècle ou encore le rôle de l'impérialisme allemand en Turquie. Le plus préoccupant à ses yeux, ce sont les conséquences du militarisme : elles vont de pair avec l'enrégimentation de la classe ouvrière, avec la capitulation de la II^e Internationale et de la social-démocratie allemande en 1914 ainsi qu'avec l'abandon de la lutte des classes. Par-delà les critiques qu'elle adresse aux dirigeants bolcheviks, Luxemburg, pour qui la révolution est mouvement long, insiste sur l'isolement de la révolution russe, contrainte à des choix difficiles.

Si la pensée de Hannah Arendt ne saurait être appréhendée comme un prolongement de celle de Rosa Luxemburg, Diane Lamoureux souligne néanmoins les proximités

qui existent entre elles, notamment la façon de concevoir l'action politique, de valoriser la forme du conseil ouvrier ou d'appréhender l'impérialisme. Arendt ne s'intéresse pas à la révolution en tant que militante, mais elle y voit un révélateur permettant à de nombreux acteurs d'entrer en politique. L'action est à ses yeux la seule activité spécifiquement humaine – gratuite, marquée par l'importance de la parole et de la confiance mutuelle ; elle se caractérise par un processus faisant émerger des 'qui' à la fois singuliers et porteurs d'universel. Pour Arendt, l'action politique vise à définir le 'vivre ensemble' d'un groupe humain, de sujets libres, loin des intérêts catégoriels. Elle souscrit à l'importance qu'accorde Rosa Luxemburg aux conseils ouvriers dans leurs diverses configurations car ils transcendent les appartenances partisans et offrent à tous la possibilité de participer à la chose politique. À ce titre, la comparaison opérée entre révolutions française et américaine s'inscrit dans le sillage d'un Tocqueville postulant que le monde européen a beaucoup à apprendre des États-Unis : alors que l'une, marquée par l'épisode de la Terreur, apparaît comme un échec, l'autre s'est efforcée de concilier la multiplicité des intérêts et la diversité des opinions. Arendt adhère par ailleurs aux idées de Luxemburg sur les dimensions politique et économique de l'impérialisme en soulignant

que les colonies ont servi de laboratoire au développement des méthodes totalitaires et de la pensée raciale. En Afrique comme en Inde, l'absence de tout cadre légal a favorisé l'indifférence de l'administration coloniale vis-à-vis des sujets autochtones, préluant au phénomène totalitaire et à la fabrication d'êtres humains 'superflus', de 'sans-droits' – les juifs au premier chef. Comme le souligne toutefois Lamoureux, la position d'Arendt est des plus ambiguës puisqu'elle revient à circonscrire l'explication du totalitarisme à l'Europe et à faire l'impasse sur l'institution de l'esclavage et sur la pensée raciale prévalant dans le sud des États-Unis.

De Françoise Collin, figure marquante de la pensée féministe qui s'est intéressée à la pensée de Hannah Arendt à laquelle elle a consacré un numéro des *Cahiers du Griff*, Diane Lamoureux retient : la réflexion sur le rapport entre féminisme et politique ; la nécessité de maintenir la pluralité du monde ; et le rôle que joue dans ce cadre le *différend* des sexes (plutôt que la différence des sexes²). Par-delà les impensés de la réflexion féministe, Collin met en exergue le potentiel critique du féminisme, le rapport entre insurrection et institutions – faisant

² Collin parle délibérément de *différend* des sexes plutôt que de *différence* des sexes, terme qui rend insuffisamment compte de la singularité des positions – celles des femmes comme celles des hommes.

par là même écho aux écrits de Luxemburg et d'Arendt sur le thème de la révolution – et la place du corps. Loin des théories qui situent les fondements de la domination dans la biologie, elle y voit le fruit de l'organisation sociale. Les rapports de domination se nouent dans la sphère privée, au plus intime de l'existence des femmes, et ces dernières doivent repenser l'ensemble des rapports sociaux, sans pour autant disposer de modèles préétablis. À ses yeux, « *le caractère radical du féminisme consiste à vouloir changer ce qui semble inchangeable, ce que Françoise Héritier a qualifié d'invariant de la valence différentielle des sexes* » (p. 144). D'où la force des résistances auxquelles se heurtent les exigences de liberté et d'égalité des femmes. L'entreprise est d'autant plus ardue que la capacité de récupération des systèmes de domination est grande. Or l'avancée des femmes, dit Collin, se fait plutôt sur le mode de l'assimilation – une dynamique proche de ce que Rosa Luxemburg définissait comme « *la dialectique du déjà plus et du pas encore* ». Collin partage avec Luxemburg et Arendt l'idée que la révolution est un processus et non une simple rupture : si réformes il doit y avoir, c'est en tant que jalons, dans le cadre d'un mouvement habité par de nombreuses contradictions. Par-delà la structure systémique de la domination, les causes de la révolte sont multiples et il importe de ne

pas transformer le féminisme en idéologie, de rester à l'écoute de la parole de chacune. Les pièges de la représentation politique guettent le féminisme lorsque ce dernier prétend parler au nom de toutes les femmes. Il importe au contraire de préserver le principe de la pluralité humaine, fondé sur celui de la singularité des positions. Cela implique de ne pas occulter les différences entre les femmes et de reconnaître que l'oppression se combine à d'autres rapports de domination. L'objectif, pour Collin, est de « *raviver une radicalité féministe qui n'enferme pas les femmes dans le féminisme [...] en ersatz de politique à l'usage exclusif des femmes* » (p. 156). De ce point de vue, la structure en réseau dont le mouvement s'est doté à l'origine permet de favoriser les échanges tout en transgressant les frontières entre privé et politique.

Si les propos de ces trois femmes – toutes trois rebelles à divers titres – sur les processus de mobilisation et de politisation ainsi que sur les moyens de construire la solidarité ont retenu l'attention de Diane Lamoureux, c'est parce qu'ils font écho à son propre parcours de militante féministe : ils valident la conviction que le politique est infiniment complexe. Et je lui suis reconnaissante de cette mise en lumière car ce parcours, sur plus d'un point, est aussi le mien.

Jacqueline Heinen

Professeure émérite de sociologie
Université Versailles-St-Quentin-en-Yvelines

Diana J. Torres – Pornoterrorisme (2012). Ascaïn, Gatuzain, 229 p.

Deux ans après sa première sortie en espagnol, le livre de Diana Torres, *Pornoterrorismo*, est traduit en français par Hartzea Lopez Arana, aux éditions basques Gatuzain. L'œuvre de Diana Torres s'inscrit pleinement dans les questionnements et les pratiques du post'porno, notamment celles initiées par Annie Sprinkle³ ou Linda Williams⁴ et livre une vision acide de corps et de pratiques vidés de désirs et remplis d'interdits, religieux, juridiques ou psychiatriques. De ces coercitions naît le besoin de se réapproprier les espaces confisqués : le sexe évidemment, mais aussi toute une partie de l'espace public. À ces fins, Diana Torres incite à porno-terroriser.

Qu'entendre par la jonction de ces deux mots ? 'porno' et 'terrorisme' ? Pour Diana Torres, le terrorisme est une réponse violente et légitime pour s'opposer à tout ce qui ne laisse pas de place à la négociation. Faisant le récit des multiples injonctions au genre et à la sexualité, l'espace pornographique devient pour l'auteure un lieu privilégié pour exercer des actions 'pornoterroristes'. Mais dans ce livre, elle n'entend pas investir de nouveau l'espace théorique des discours sur le sexe ou la pornographie (même si l'on

repère ici et là de nombreuses références universitaires). Toujours entre l'essai, la fiction poétique et l'auto-récit, la « *pornoterrorista* », comme la nomment Annie Sprinkle et Beth Stephens qui préfacent le livre, met l'accent sur la pratique 'pornoterroriste' : « *Ma sexualité vient d'un endroit où les paroles n'habitent pas* » (p. 17). Il faut donc lire ce livre comme un manuel ou, selon les propres mots de l'auteure en quatrième de couverture, comme « *une façon d'être, de vivre* ».

Pornoterrorisme se divise en douze chapitres et est suivi de quelques poèmes de l'auteure. Pour pornoterroriser, il faut des adversaires. Mais qui sont les ennemis de Diana Torres ? Il s'agit de l'État, de l'Église et de la médecine. « *Si l'ennemi n'existait pas je ne serais pas celle que je suis* » (p. 76). Ce sont eux qui délégitiment des pratiques (p. 34) qui nous transforment en être de rage : « *Impossible de contenir la rage et de faire comme si de rien n'était* » (p. 40). Dès lors, le porno-terrorisme se définit comme un acte de réappropriation politique et subjectif, toujours « *adapté à ses plaisirs* » (p. 77).

Concrètement, Diana Torres fournit aux futur·e·s porno-terroristes des exemples de terrorisme porno, des lieux, des outils qui servent la reconquête de l'espace public. Tout part, nous dit-elle, de « *l'inconformisme* » (p. 99). Une des actions suggérées est d'utiliser les caméras de

³ Sprinkle Annie (1998). *Post-porn modernist*. San Francisco, Cleis Press.

⁴ Williams Linda (2004). *Porn Studies*. Durham, Duke University Press.

surveillances installées dans les espaces publics pour réaliser un porno. Seule limite : les responsables de l'action seraient condamnés à verser une amende de 500 €, ce qu'il faut payer pour pouvoir baiser dans la rue. Diana Torres relate aussi ses propres performances comme celle réalisée dans la basilique Saint-Pierre de Rome. Avec quelques pornoterroristes, elle décide d'enregistrer des gémissements sur un magnétophone « *en laissant quelques minutes de silence au début, histoire de pouvoir enclencher la cassette sans se faire repérer et avoir le temps de filer* » (p. 106) après avoir déposé l'objet du blasphème derrière des statues. Si l'action n'a finalement pas fonctionné (le magnétophone ayant été trouvé par un gardien), Diana suggère quantité d'autres pistes pour pornoterroriser, au premier titre desquelles la masturbation publique. Ce faisant, elle souligne l'incongruence entre les détenteurs d'un droit de ne pas voir et ceux, souvent les mêmes souligne-t-elle, qui remplissent nos rues de caméras de surveillances. Car si les propositions de Diana Torres s'inscrivent bel et bien dans le corps, elles questionnent aussi largement la place de ce dernier dans l'espace public : quels genres s'y inscrivent ou s'y effacent ? De ce point de vue, le pornoterrorisme de Diana Torres est un acte de sur-visibilité. On pourrait alors songer à des formes plus subtiles qui viendraient retravail-

ler les complicités entre espaces privés et espaces publics, à travers les espaces communautaires⁵ où la persistance de lieux de rencontres publics permet d'observer le chevauchement des espaces⁶.

Il existe aussi, selon Diana Torres, des pratiques qui sont jugées « *pathologiques* » et qui portent en elles quelque chose de « *pornoterroriste* ». Le sadomasochisme, l'exhibitionnisme ou le changement de sexe sont pour elle des « *pathologies* » (elle met ce mot entre guillemets) terroristes (p. 133). « *Taxer une personne de folle est un moyen de délégitimer sa voix [...]. On pathologise ce qui met la stabilité du système en doute* » (p. 137). Par exemple, si le sadomasochiste est terroriste, c'est qu'il renverse la logique de la peine et questionne par là même l'étanchéité des frontières entre « *les dominants* » et « *les dominés* ». Dans une veine foucauldienne, dont elle ne se cache pas, Diana Torres reprend à son compte l'idée selon laquelle « *prendre les formes de résistance aux différents types de pouvoir comme point de départ* » permet d'« *avancer vers une nouvelle économie des relations* »⁷. Nous interpellant sur la pathologisation

⁵ Leroy Stéphane (2009). « La possibilité d'une ville. Comprendre les spatialités homosexuelles en milieu urbain ». *Espaces et sociétés*, n° 139.

⁶ Foucault Éric (2001). *La nuit tous les routiers sont gris*. Paris, Isthme.

⁷ Foucault Michel (1994). « Le sujet et le pouvoir ». In *Dits et écrits*. Paris, Gallimard, p. 225.

du sadomasochisme (la classification internationale des maladies considère toujours le sadomasochisme comme un « *trouble de la préférence sexuelle* »), l'auteure rappelle qu'il n'y a rien de pathologique dans cet amour pour la violence consentie : « *Rien de pathologique dans mon masochisme [...] et si certains trouvent ça terrifiant cela m'excite plus encore* » (p. 141). C'est toujours cette lutte contre la pathologisation des désirs qui fait dire à Diana Torres que ce qui a été nommé « *transsexualisme* » par « *un monsieur en blouse blanche* » (p. 142) est aussi une forme de terrorisme. On reconnaîtra, à la suite de ce chapitre consacré aux transidentités, une certaine proximité avec les revendications des mouvements trans⁸.

En ce sens, le pornoterrorisme de Diana Torres est aussi un féminisme. Mais pas n'importe lequel. Dans une partie plus biographique, l'auteure raconte sa rencontre avec le collectif Ni putes ni soumises, alors qu'elle manifestait, tenue en laisse, avec ses ami·e·s prostituées et sadomasochistes à l'occasion de la journée du 8 mars. « *Les putes étant précisément les travailleuses les plus mal traitées par le système, je trouve profondément injuste*

que certaines passent leur temps à crier qu'elles ne sont pas des putes alors que, en réalité, nous toutes, devrions nous dénommer comme telles, pour donner plus de forces à leurs voix », écrit-elle (p. 179). De ce féminisme qui semble ne pas l'accueillir, Diana Torres découvre le « *transféminisme* », un féminisme qui l'inclut « *enfin* » (p. 175). On a déjà tenté de définir le transféminisme⁹, mais le transféminisme de Diana Torres est expérientiel. Il est « *précaire* » et « *multiple* » (p. 186), il parle aux trans et aux putes, il s'oppose aux pathologisations et aux censures du sexuel (p. 57).

Au total, *Pornoterrorisme* est un manuel pas comme les autres. Non pas par le sujet qu'il tente de mettre en œuvre mais plutôt du fait de la réponse qu'il esquisse. Il n'y a pas de pornoterrorisme, il n'y a que des actions individuelles de lutte et de plaisir associés. Aux côtés de Beatriz Preciado et des performeuses porno, dont elle énumère quelques noms à la fin de son livre (« *Je ne suis pas seule* », p. 195), le livre de Diana Torres trouve sa place dans la bibliothèque *queer* même si l'on regrette que la version française

⁸ Lire : Espineira Karine, Thomas Maud, Alessandrin Arnaud (2012). « Entretien avec Miguel Missé ». *Observatoire des transidentités*. En ligne. Consulté le 19/02/2013 : www.observatoire-des-transidentites.com

⁹ Lire : OUtans (2012). « Mouvement trans et féminisme ». In Espineira Karine et al. (eds). *La transyclopédie*. Paris, Des ailes sur un tracteur, p. 179. On retrouve une discussion sur le concept de 'transféminisme' sur le site de l'Observatoire des transidentités : www.observatoire-des-transidentites.com/article-transfeminisme-116604682.html

ait été quelque peu allégée des références initiales que contenait sa version espagnole.

Arnaud Alessandrin

Sociologue,
chercheur associé
au Centre Emile Durkheim,
Université de Bordeaux

Delphine Dulong, Christine Guionnet et Érik Neveu (eds) – Boys don't cry ! Les coûts de la domination masculine

(2012). Rennes, Presses universitaires de Rennes « Le sens social », 332 p.

La domination masculine procure, selon la belle expression d'Érik Neveu, « *un immense stock de privilèges et rentes de situations des masculinités* » (p. 117). Pour autant, avec ce livre, « *l'objectivation sociologique prend au sérieux la question des coûts* » (p. 11). Après une dense introduction de Christine Guionnet, onze contributions rassemblent vingt auteur·e·s : économistes, politistes, psychologues, sociologues, spécialistes d'information et de communication.

Le titre – paroles du refrain de la chanson du groupe The Cure (p. 34) – reprend un adage largement répandu (p. 170). L'optique est de dépasser à la fois les approches militantes, y compris masculinistes « *séduites par la rhétorique des coûts* » (p. 7), et les analyses trop homogénéisantes ou trop impressionnistes. Il s'agit en somme d'analyser les « *coûts subjectifs pour des individus ayant le sentiment de ne pas être suffisamment conformes à certaines*

normes de la masculinité... » (p. 19) ; ce, à partir des discours, des actions précises d'institutions, d'associations, de *lobbies*, des enquêtes disponibles relatives aux accidents, aux addictions, etc. Les différents chapitres précisent *in fine* les « *dividendes et [les] coûts de la masculinité* » (Neveu, p. 112).

Les enjeux et ambivalences des discours de la plainte forment une première partie. Anne Verjus scrute les points de vue masculinistes et les oppositions qu'ils rencontrent au regard des expériences plus anciennes des... féministes. En effet, les arguments se ressemblent : les pères rassemblés à SOS Papa depuis 1991, par exemple, sont confrontés à leurs potentielles incapacités et incompétences paternelles, comme ont pu l'être les suffragettes face au vote. Les revendications des pères dénoncent leur exclusion, selon eux « *féminaziste* » (p. 48) de l'éducation des enfants, exclusion qu'ils estiment relayée par les jugements des tribunaux. Pour autant, la faible obtention de la garde des enfants apparaît davantage comme « *le fruit de leur désengagement* » familial et domestique (p. 51).

Selon Francis Dupuis-Déri, le discours sur la « *crise de la masculinité* » est un paravent efficace à la domination masculine toujours agissante et perpétuée justement grâce à lui. Ce discours de crise est riche d'une longue histoire avec les Précieuses castratrices de la Renaissance ou les plaintes masculines sur d'autres

continents jusqu'à aujourd'hui. La légitimité du pouvoir masculin semble attaquée plus que son pouvoir réel. Les « *pères prétendument spoliés* » (p. 86) ont plutôt participé à leur propre déresponsabilisation des tâches domestiques et familiales, considérées comme moins prestigieuses... ce qui préserve leurs « *rappports de force et de pouvoir* [à l'encontre] *des femmes* » (p. 89).

Béatrice Damian-Gaillard étudie la figure du prince charmant dans les romans sentimentaux des collections Harlequin, véritable « *concentré de la vie sociale* »¹⁰. Le prince charmant doit « *être en mesure de tenir [son] rôle et [son] rang, [être] bon amant [...] autant de prescriptions indirectes faites aux hommes* » (p. 93). Suivant les collections (Azur, Audace, Horizon, etc.), son corps, sa stature, ses « *signes de pouvoir et de confiance en soi* » varient ; toujours il en impose par son regard, sa prestance physique, son assurance et son absence d'émotions hormis la colère. Cette masculinité romancée, archétypique, n'est pas dénuée de violences réelles ou symboliques où la figure du prédateur sexuel, bien qu'euphémisée, sourd à travers ses « *étreintes d'acier [...] son ton dur, presque cruel* ». Le viol est tout juste écarté de ces écrits où affleure la domination mas-

culine à toutes les pages, « *grâce* » au recours biologique : « *Elle sentait son sexe dressé contre ses fesses et se recula instinctivement vers lui.* » (p. 105) Érik Neveu souligne que « *la disqualification de masculinités intolérables peut aussi s'inscrire dans une façon de parler des classes dangereuses qui contourne précisément le lexique des classes* » (p. 112). Avec les relégations scolaires et professionnelles, les masculinités populaires sont en crise et se reconstituent « *autour du foot, de la boisson, des joints et de la musique* » (p. 128-129).

La seconde partie de l'ouvrage se focalise sur la traduction de textes anglo-saxons importants. Ainsi, Michael Messner rappelle, citant Farel, la lente ascension des analyses en termes de masculinités multiples. Une « *mystique masculine* » cantonne les hommes aux rôles de protecteurs et de pourvoyeurs de ressources et les laisse « *émotionnellement constipés* » (p. 152). Les mouvements d'hommes mobilisent, à travers le langage des rôles de sexe, des implications réactionnaires, antiféministes (p. 163-165) ; or, selon l'heureuse formule de Jack Sawyer¹¹, les « *caractéristiques humaines ne sont pas les provinces d'un sexe particulier* ».

¹⁰ Péquignot Bruno (1991). *La relation amoureuse. Analyse sociologique du roman sentimental moderne*. Paris, L'Harmattan, p. 191.

¹¹ Sawyer Jack (1970). "The Male Liberation Movement". A workshop presented at the Women's Liberation Teach-in, Northwestern University, 8 mars, p. 1.

Pour Eric Mankowski et Kenneth I. Maton, l'adaptation et la compréhension des contextes priment « *parce que la masculinité dominante, hégémonique (traditionnelle) ne peut être adoptée par les individus qui n'ont pas les ressources appropriées (argent, apparence)* » (p. 168). L'articulation délicate parfois entre « *le pouvoir des hommes et l'impuissance subjective* » renforce les violences sur soi et sur les autres (p. 173). L'agir humain combine des intérêts variés, contradictoires, une tension entre éléments structurels et issus de l'expérience où la domination peut se vivre comme oppression. Les consommations d'alcool et de stupéfiants participent, voire régulent, cette souffrance masculine.

La troisième partie éclaire les injonctions et le prix à payer de la masculinité. Nadine Lefaucheur et Stéphanie Mulot étudient, en Martinique, « *la forte injonction à la virilité, conquérante et agressive [...] et le rapport ambivalent à l'engagement conjugal et paternel qui en découle* » (p. 208). « *Le double standard réputation masculine/respectabilité féminine [engage à] jouer au gros coco* » (p. 209). La « *marginalisation mâle* »¹² ostracise les gays. L'intimité et la sensibilité masculines 'tabouées' renforcent la vulnérabilité des hommes incapables de se conformer aux

normes viriles. « *L'art de concilier la réputation, la respectabilité et la responsabilité (notamment vis-à-vis des enfants nés de plusieurs unions) semble maîtrisée par peu d'hommes* » (p. 225). L'individualité masculine est « *sacrifiée sur l'autel de la communauté des pairs* » (p. 226). Alexis Annes compare l'homosexualité masculine rurale entre des régions de France et des États-Unis. En l'absence de modèles d'identification, les mêmes stratégies évitent ici et là la figure stigmatisée de l'efféminé. La sexualité biologique légitime sans la questionner cette homosexualité. Se marier et avoir des enfants normalisent un peu plus cette stratégie d'invisibilisation dans le contexte contemporain plus ouvert à la différence d'orientation sexuelle. L'ambivalence des injonctions viriles apparaît au grand jour avec l'alcoolisation analysée par Ludovic Gaussoit et Nicolas Palière. Tenir l'alcool participe traditionnellement de la masculinité affirmée. Depuis quelques années, les identités de genre sont bouleversées. L'alcoolisation *versus* la sobriété selon Eriksen¹³ mobilise des symboles genrés où la femme gagne en indépendance et assurance, et l'homme en impuissance.

¹² Miller Errol (1991). *Men at Risk*. Kingston, Jamaica Publishing House.

¹³ Eriksen Sidsel (1999). "Alcohol as a Gender Symbol. Women and the Alcohol Question in Turn-of-the-Century Denmark". *Scandinavian Journal of History*, vol. 24, n° 1.

Enfin, selon Patrick Guiol *et al.*, « l'examen des accidents du/au travail indique notamment que prendre des risques et ne pas prêter trop d'attention aux souffrances constituent une part inhérente de l'identité masculine conquérante, non vulnérable » (p. 277). Si les femmes « consomment toujours plus de médicaments [...], elles sont proportionnellement plus nombreuses à connaître un arrêt de travail [...], les accidents du travail concernent davantage les hommes » (p. 281) qui, pour se montrer à la hauteur de cette virilité triomphante, en supportent les coûts.

Cette réflexion sur les coûts de la domination masculine est d'une grande qualité, mais elle n'aborde pas la guerre par exemple lorsque le sport n'est que brièvement mentionné. Ces deux institutions sont grandes pourvoyeuses de modèles masculins et des coûts afférents, une suite logique à cet ouvrage se dessine alors...

Stéphane Héas,

Université de Rennes 2,

Violences Identités Politiques & Sports
(VIP&S)

« Expertise psychiatrique et genre »

(2013). *Histoire, médecine et santé*, n° 3, juin, 136 p.

Depuis les années 1970, les féministes se sont intéressées aux liens complexes entre le genre et la folie. Des ouvrages aujourd'hui considérés comme des classiques de la littérature féministe :

Women and Madness de Phyllis Chesler (1972), *The Madwoman in the Attic: The Woman Writer and the Nineteenth-Century Literary Imagination* de Sandra Gilbert & Susan Grubar (1979), ou encore *The Female Malady: Women, Madness, and English Culture, 1830-1980* d'Eliane Showalter (1985), se sont penchés sur l'utilisation du langage et de la folie dans la reproduction de la domination masculine. D'autre part, des historiens des lois, de la criminologie ou de la psychiatrie, ont étudié le rôle de l'expert psychiatrique (un homme) dans la déclaration de responsabilité ou d'irresponsabilité pénale des accusées (des femmes). Toutefois, comme le remarque très justement Sylvie Chaperon dans l'introduction de ce numéro spécial de la revue *Histoire, médecine et santé*, peu de recherches ont été dédiées à des intersections entre expertise psychiatrique et genre, notamment en France (une exception pourtant, les recherches de Cathy McClive sur le rôle des sages-femmes françaises comme expert·e·s auprès des tribunaux aux XVII^e et XVIII^e siècles). Les six articles du dossier « Expertise psychiatrique et genre » combleront ainsi un vide important.

Les femmes, remarque Sylvie Chaperon, ont été minoritaires dans les prisons, mais très majoritaires dans les asiles. Cette identification de la déviance féminine à la folie a reposé à la fois sur des croyances populaires et des

connaissances savantes : les deux ont d'ailleurs été étroitement liées. Le corps sexué des femmes, bien plus que celui des hommes, a été considéré par les spécialistes comme étant à l'origine de comportements jugés inacceptables. Par contre, note Chaperon, ces experts se sont rarement penchés sur les violences faites aux femmes.

Fabienne Giuliani explique comment, par son énormité, l'inceste, notamment pratiqué par des femmes, n'a pu être considéré autrement que comme l'expression de leur folie. À l'inverse, les hommes incestueux ont été perçus, eux, comme des prédateurs sexuels et comme êtres abrutis et amoraux ; ils ont, de ce fait, rarement été soumis à une expertise psychiatrique. Les femmes incestueuses, quant à elles, ont bénéficié de l'image stéréotypée de la mère qui, dans toutes les conditions, protège ses enfants. L'agression sexuelle d'une mère contre ses enfants restait du domaine de l'impensable, et ne pouvait donc appartenir qu'au registre de la monstruosité et de la folie – et même dans ce registre, elle est restée marginale et peu étudiée, puisque vue comme trop dérangeante.

Anne Claude Ambroise-Rendu montre que le crime sexuel contre l'enfant a lui aussi été lié à la folie. Toutefois, au XX^e siècle, ce crime a été singularisé, et rattaché à la personnalité spécifique du « pédophile ». La mère incestueuse, jugée comme trop déviante, était peu étudiée ; par contre le

« pédophile » a fasciné les chercheurs et est devenu le sujet de nombreuses études. Toutefois, bien que le « pédophile » ait été le plus souvent mâle, la « pédophilie » a fréquemment échappé à une analyse culturelle et genrée. Les auteurs de crimes sexuels contre les enfants ont été considérés comme un agglomérat de cas isolés, et non pas comme le produit d'une culture caractérisée par des violences contre des femmes, des filles et parfois des jeunes garçons.

Nicole Edelman s'intéresse à « l'affaire Castelan » – le cas d'un magnétiseur accusé en 1865 d'avoir violé une femme qu'il avait magnétisée. Son procès a testé les limites de la notion de « viol sous hypnose », donc sans résistance de la femme ; il a aussi mis en scène des débats sur la fiabilité de la mémoire et les notions de bienséance sociale. L'hypothèse de « viol sous influence » a été acceptée par les juges qui ont estimé que la victime n'aurait jamais consenti à avoir des relations sexuelles avec l'accusé de son propre gré.

Caroline Protais étudie les conditions de reconnaissance de la responsabilité juridique du criminel au XX^e siècle. Le champ de « l'irresponsabilité criminelle », note l'auteure, a été bien plus large dans les années 1950 qu'il ne l'est aujourd'hui. Au milieu du XX^e siècle, de nombreux individus ont été reconnus comme « débiles » ou souffrant d'une « psychose » et, de ce fait, comme

ayant une responsabilité pénale diminuée. La critique de la psychiatrie des années 1970 visait à désaliéner le malade et sa victime, et, pour certains, montrer que le crime découle, en dernière analyse, des aliénations produites par la société capitaliste. Certaines féministes ont adopté une telle vision de la société, aliénante, productrice de maladies mentales et de comportements déviants, mais ont ajouté une critique spécifique de l'oppression des femmes par les hommes. Toutefois la tendance à mettre en avant la genèse sociale des crimes a été de courte durée. Dans les années 1980, on a assisté au retour du personnage du « malade mental dangereux », à la disparition graduelle de la question du genre dans les débats sur la criminalité et la folie, et au retour à l'accusation individualisée de « fou criminel ».

Sébastien Saetta examine le rôle des experts dans les crimes de « fémicide » récents. Il note la persistance du préjugé qui consiste à présenter la femme victime du crime comme partiellement responsable de son sort, ou alternativement, comme une victime d'un concours malheureux de circonstances. Une telle attitude a été favorisée par la dissociation de ces cas d'un contexte social plus large des crimes et violences contre les femmes, et d'une focalisation exclusive sur le profil psychologique de l'auteur du crime.

Dans ce numéro de la revue *Histoire, médecine et santé*, sont

publiés aussi deux articles qui complètent le dossier : un texte de Nathalie Pignard sur la spécificité des doctresses, et une étude de Francesca Arena, sur l'histoire des délires puerpéraux. Pignard montre comment les convictions des responsables de l'enseignement de la médecine quant à l'incapacité des femmes d'exercer certaines spécialités médicales, ont pendant longtemps orienté la spécialisation des femmes médecins quasi exclusivement vers les soins aux femmes et aux enfants. Arena étudie, quant à elle, le rôle des croyances sur la fragilité de la psyché des femmes dans la perception des risques liés à l'accouchement : l'événement qui devrait normalement conduire à l'accomplissement du destin « naturel » de la femme mettrait en même temps en danger son équilibre psychique. En lisant ce fascinant numéro spécial, « Expertise psychiatrique et genre », on peut conclure que la perception savante de la psyché féminine est le reflet du succès de la naturalisation de la domination masculine.

Ilana Löwy

Historienne des sciences
Cermes3 – Inserm

Elsa Dorlin et Eva Rodriguez (eds) – *Penser avec Donna Haraway*

(2012). Paris, Puf « Actuel Marx confrontation », 248 p.

La collection des articles sur et de Donna Haraway, sous la direction d'Elsa Dorlin et Eva

Rodriguez, met en avant divers aspects de cette théoricienne importante du féminisme, de l'écologie, de la science, et de la modernité. Les textes réunis dans ce volume discutent de thèmes aussi divers que les rapports entre les humains et les animaux domestiques, le cyberpunk, la recherche en oncologie et en virologie, le sort des forêts amazoniennes, les nouvelles technologies de la reproduction, ou la pensée de Walter Benjamin. Mais avant tout, Dorlin et Rodriguez nous invitent à un beau voyage. Penser avec Donna Haraway est une véritable aventure, puisque souvent on ne sait pas où l'on va. Une des raisons de la popularité de cette théoricienne du féminisme est la richesse, mais aussi la polysémie de sa pensée ; chacun-e peut y trouver des choses qui lui parlent.

Un autre attrait de Donna Haraway est la vivacité de son écriture, son goût pour l'ironie et son sens de l'humour – éléments, hélas, bien plus rares dans les travaux des chercheur-e-s qui analysent sa pensée. Quand Haraway dit par exemple « *troping is tripping* », elle peut vouloir dire que faire une figure de style c'est soit trébucher, soit voyager, soit faire un 'trip' (comme en prenant un hallucinogène), soit toutes ces choses à la fois. En lisant Haraway, on comprend que tester les limites du langage est une occupation intéressante, stimulante, et parfois dangereuse. Elle est aussi

porteuse d'espoir, à l'instar de la figure du coyote de la mythologie amérindienne, qui échappe aux dangers grâce à sa capacité de ruser et de changer sa forme. Un des tropes favoris de Haraway est le métaplasme – l'altération des mots par l'écriture. Le métaplasme, chez elle, est le miroir d'une réalité complexe qui produit de multiples plis. Des éléments divers sont imbriqués, entremêlés et repliés (*enfolded*) l'un dans l'autre. Dans l'univers foisonnant de Haraway, les savoirs sont toujours situés, et toujours multiples. Sa vision du monde rappelle celle du vieux professeur du poème de Wislawa Szymborska qui, en regardant le ciel étoilé, est émerveillé par l'existence d'un nombre immense de points de vue possibles.

D'autre part – et ceci est un élément clé de la pensée de Haraway – elle n'est nullement une 'experte es complexité' qui célèbre l'im-pénétrabilité du monde contemporain. La politique, la vraie, n'est jamais très loin de son propos, ainsi que la condamnation des situations qu'elle juge intolérables, comme l'impérialisme, le néo-colonialisme, l'injustice sociale, l'exploitation des peuples des pays en voie de développement et de la nature. Afin de résister aux mondes injustes, Haraway propose de chérir les différences entre les humains, mais aussi entre les humains et les autres organismes vivants. Elle suggère aussi de mettre en place des pratiques d'investigation qui valorisent

l'expérimentation plutôt que la certitude, et toujours préfèrent les échanges multiples à une unification autoritaire. Haraway oppose de ce fait (en 1992) sa vision critique et politisée de la science, à une approche descriptive (suivre les scientifiques là où ils sont) proposée par Bruno Latour (*La science en action*. Paris, La Découverte, 1989), puisque cette dernière peut être interprétée comme une acceptation, voire une apologie de l'ordre existant.

Certains écrits de Haraway ont reflété le moment de leur écriture, et de ce fait ont perdu pas mal de leur pertinence immédiate. C'est le cas de l'« Oncomouse », souris construite spécifiquement pour étudier des tumeurs malignes et qui fut au centre des procès sur la propriété intellectuelle et les droits des animaux dans les années 1980 et 1990, notamment du fait de certains activistes des droits des animaux qui se sont opposés à l'idée d'un animal créé pour souffrir ; mais ce modèle de la maladie du cancer fut abandonné par la suite en faveur des études sur les cellules souches, les recherches sur les protéines et acides nucléiques, et la modélisation *in silico*¹⁴, des approches qui soulèvent moins de problèmes éthiques à l'heure actuelle. La figure du

cyborg s'est ancrée dans les notions concernant la façon de fonctionner des ordinateurs d'il y a une trentaine d'années – avant le Web, le 'Cloud', les smartphones, les réseaux sociaux et l'ère de la connectivité généralisée, développements qui ont radicalement modifié le sens de l'extension des humains par des machines. Il n'est pas exclu qu'une partie de l'attrait du cyborg au XXI^e siècle vienne précisément de son aspect désuet, ainsi que de ses liens forts avec des images produites par la science-fiction.

Le long article (inédit en français) de Donna Haraway reproduit dans *Penser avec Donna Haraway*, « Les Promesses des monstres : politiques régénératives pour d'autres impropres / inapproprié-e-s », illustre cette temporalité courte de certains écrits de Haraway. Au centre de ce texte, une étude de la transformation radicale de la pensée médicale par l'apparition d'une nouvelle maladie, le sida. Le sida est une défaillance généralisée du système immunitaire qui produit la différenciation entre le 'soi' et le 'non soi' et défend l'organisme, le protégeant des invasions d'éléments extérieurs. L'avènement de cette pathologie, explique Haraway, a mis un terme à la compréhension précédente des maladies infectieuses, et par extension des autres pathologies : « *Incapable de surveiller les frontières entre l'intérieur et l'extérieur, le monde de la recherche médicale ne sera*

¹⁴ C'est-à-dire via la vérification de la validité des modèles par un ordinateur ; le terme '*in silico*', 'dans le silicone', c'est-à-dire dans le disque dur d'un ordinateur, s'oppose au terme '*in vitro*' – dans le verre – *i.e.* dans un tube à essai).

plus jamais le même ». Haraway a formulé cette prédiction en 1992. Elle est restée tout à fait pertinente – pendant trois ans. En 1995, le développement des médicaments antirétroviraux et de la trithérapie a complètement changé l'image du sida. Pour traiter cette maladie, il ne s'agissait plus de trouver un moyen de moduler des mécanismes complexes et des échanges entre intérieur et extérieur de l'organisme, mais d'éliminer un « envahisseur », dans la pure tradition pasteurienne de la « lutte contre les microbes ». La logique de la « pensée régénératrice » a été remplacée – avec succès – par celle d'une guerre totale contre un ennemi caché.

« Les promesses des monstres », je dois l'ajouter, ne peut pas se réduire à des passages qui traitent du sida. Le texte – comme pratiquement tous les textes de Donna Haraway – contient de très nombreuses idées sur d'autres sujets, telles que les interrogations sur le rôle des images fœtales et autres technologies de la visualisation, ou la discussion de la vision des primates véhiculée par les écrits de Jane Godall. Toutefois, mon plaisir à la lecture de ce texte vient de la richesse de certains de ses éléments, plutôt que de la cohérence d'ensemble. Ceci n'est pas le cas pour l'ouvrage très important de Haraway – *Primate Visions* – de 1990, qui n'a nullement vieilli et a gardé toute sa cohérence et son pouvoir, peut-être parce qu'il s'agit essentiel-

lement d'une analyse historique très riche. À quand la traduction française de ce livre ?¹⁵

Iana Löwy

Historienne des sciences
Cermes3 – Inserm

Claire Cossée, Adelina Miranda, Nouria Ouali et Djaouida Séhili (eds) — *Le genre au cœur des migrations*

(2012). Paris, Petra « IntersectionS », 336 p.

Les éditions Petra inaugurent, avec cet ouvrage collectif, une nouvelle collection intitulée « IntersectionS », proposant de croiser dans le cas présent, les problématiques de genre et celles des migrations.

Comme l'indiquent les membres du comité de lecture, « *la collection [...] ouvre un espace à des travaux qui analysent à partir des cadres théoriques pluriels, l'articulation des divers modes de classements sociaux et les phénomènes de hiérarchisation et de minorisation, construits selon le genre, l'ethnicité/la 'race', la classe* ».

On pourrait se dire qu'il s'agit là d'un exercice classique en sociologie, si on y ajoute encore quelques grandes variables qui caractérisent les individus et les groupes et marquent leur destin : la génération, le territoire, le contexte historique. Mais en fait,

¹⁵ Pour aller plus loin, voir, dans ce numéro, l'article de Delphine Gardéy, « Donna Haraway : poétique et politique du vivant », dans la rubrique « Lecture d'une œuvre » (p. 171-194).

il y a urgence à croiser les catégorisations, car les champs scientifiques se présentent souvent de manière cloisonnée et se focalisent sur un objet de prédilection. Ici les deux champs concernés sont les études dites 'féministes' et le domaine de la migration. Femmes/migrants. Fruit d'un colloque du même nom, ce livre montre que, d'une part, l'approche genrée renouvelle les paradigmes du champ d'études des migrations (souvent centré exclusivement sur les hommes) ; d'autre part, élargit les propositions de recherche sur la situation des femmes, en prenant en compte l'ensemble des chaînes migratoires qui les mobilisent tant dans les pays d'accueil que d'origine.

L'importance et la visibilité croissante des migrations féminines, en tant que telles, et non seulement d'accompagnement, ont permis que progressivement, comme l'indique Mirjana Morokvasic dans sa préface, on établisse des passerelles « *entre deux domaines de production du savoir qui ont évolué sans se croiser et sans se connaître* ». Récits de vie, productions historiques, multiplication des travaux sociologiques et historiques sur les femmes migrantes et les familles, sont aujourd'hui le signe de cette évolution.

L'intérêt de ce livre collectif est d'avoir proposé un cadre commun aux différents textes. Chacun long de dix à quinze pages fait un état des lieux des recherches et des

débats sur un sujet plus circonscrit et en définit les enjeux. Chaque texte est suivi d'une bibliographie.

L'ouvrage organise les textes en quatre parties.

La première s'intitule « Échelles migratoires et échelles de pouvoir ».

Le grand avantage de cet angle est de réintroduire les migrations internes dans l'analyse. En effet, d'un point de vue historique, l'échelle interne ressort des mêmes logiques que les migrations internationales. Soit elles les ont précédées (exemple des 'bonnes'), soit elles s'y articulent, comme l'ont montré les travaux sur la chaîne du *care*, qui implique la mobilisation et souvent la mobilité des femmes restées au pays, pour s'occuper de la famille des migrantes. Dans cette partie sont décrites aussi de nouvelles hiérarchies et positions entre femmes que bouleverse la migration.

La deuxième partie s'intitule « L'articulation des rapports sociaux ».

On y voit que, tant dans la sphère publique que dans la sphère privée, les situations de pouvoir et de domination prennent corps dans des figures sociales relativement cristallisées qui mettent plus ou moins en saillance le genre, la race, la sexualité, la classe. La grande Angela Davis avait ouvert la voie en analysant la situation des femmes noires aux États-Unis qui 'coagule' des dimensions de l'expérience pou-

vant difficilement être détachées les unes des autres, en tous cas à un moment donné. Ces situations deviennent en quelque sorte 'uniques'. Les femmes migrantes ou appartenant à des minorités stigmatisées révèlent souvent elles-mêmes le processus de catégorisations multiples qui les assigne à des identités spécifiques, tant vis-à-vis du groupe majoritaire que des hommes de leur groupe.

La troisième partie s'intitule « Accès contrastés à l'emploi et rapports mitigés au travail ».

D'avantage centrée sur le travail et l'emploi que la deuxième partie, elle la prolonge néanmoins. En effet, le travail des femmes migrantes reste souvent sous-estimé, voire invisible comme tout le travail domestique. Par ailleurs les femmes migrantes, dont la première partie montre qu'elles ne forment pas un groupe homogène, sont souvent déclassées par rapport à leurs qualifications antérieures et reléguées dans des niches segmentées du marché du travail, niches destinées à l'emploi féminin (aide à la personne) ou niches subies en raison de leur vulnérabilité sociale (ouvrières, nettoyage, hôtellerie). Les recherches sur ce(s) groupe(s) sont encore plus tardives que pour les femmes en général. L'intérêt de cette partie est d'élargir le champ des débats sur la discrimination aux descendantes d'immigrés, pourtant parfois surdiplômées, sans cesse renvoyées à leurs origines. La question minoritaire vient

ici compléter le pur aspect migratoire.

La quatrième partie s'intitule « Féminisme(s), mobilisations ».

Cette partie s'attaque à des enjeux importants : la place des femmes issues de groupes minoritaires dans le(s) mouvement(s) féministe(s). Des militantes, universitaires ou non, critiquent l'ethnocentrisme des mouvements féministes occidentaux. On sait que le champ universitaire des études de genre a été et est étroitement lié aux mouvements féministes eux-mêmes. Ici tout se complique quand les cultures minoritaires, stigmatisées, sont en même temps marquées par un fort sexisme. Comment défendre les 'beurettes' sans raciser le 'garçon arabe' ? Les textes proposés reflètent ces débats.

Le grand apport de ce livre à plusieurs voix est donc bien l'intersection des dimensions de la vie sociale. La lectrice et le lecteur avisés se rappellent que pour les marxistes, la dimension de l'appartenance de classe est « *en dernière instance* » la plus explicative, même si on doit l'articuler à d'autres variables. « *Une bourgeoise et une ouvrière n'ont pas les mêmes intérêts* ». Depuis, un certain nombre de textes tendent à donner au genre ce même type d'hégémonie structurelle. « *Toutes les femmes, de toute éternité sont soumises au patriarcat* », même si l'on sait qu'il faut, là aussi, faire entrer dans l'analyse d'autres dimensions.

Ce sont toutes ces dimensions qui sont ici présentes, en même temps. De ce fait, il est impossible de construire une théorie générale, la complexité l'emporte. Pour autant, les travaux ne sont pas juxtaposés, mais mettent en évidence, à chaque fois, les effets propres de l'articulation des diverses dimensions. Seul l'avenir dira ce qui, dans les années à venir, sera le plus prégnant dans le destin des individus et les rapports sociaux : le genre, la classe, l'ethnicité, la race, pour s'en tenir aux dimensions évoquées dans l'ouvrage.

Maryse Tripier

Sociologue

Danièle Kergoat — *Se battre, disent-elles...*

(2012). Paris, La Dispute « Le genre du monde », 354 p.

Dans cet ouvrage, Danièle Kergoat a réuni un ensemble d'articles importants écrits de 1978 à 2010. Une entreprise utile, et même précieuse à plus d'un titre. La forme livre permet un accès facilité à l'œuvre pionnière de celle qui a contribué de façon décisive, dès les années 1980, à donner une assise théorique solide à ce que l'on n'appelait pas encore les études sur le genre¹⁶. Une telle rétrospective, même si elle n'est pas organisée de façon chronologique, permet aussi de mieux comprendre les fondements de

cette sociologie féministe et matérialiste et l'élaboration progressive de ses concepts centraux. En effet, les textes présentés, qui sont à la fois théoriques et ancrés empiriquement, renvoient à l'historicité des contextes et des expériences vécues qui constituent la trame de fond de la réflexion. Avec cet ouvrage, Danièle Kergoat nous invite à suivre son itinéraire de recherche, posé d'emblée comme indissociable de son histoire personnelle et militante. Elle nous donne aussi une leçon de sociologie, car cette posture engagée n'exclut pas la distanciation critique : c'est d'abord le terrain qui alimente sa réflexion et fonde la théorisation : « *Dans mon itinéraire de recherche, ce n'est pas tant le féminisme qui m'a amenée à me poser des questions, c'est d'abord le terrain* » (p. 319). Enfin, l'écriture elle-même favorise la transmission : le langage est clair ; le jargon en est banni, en dépit de l'usage fréquent de concepts élaborés ; le positionnement théorique est clairement matérialiste et ne cède jamais au dogmatisme.

La nécessité d'ancrer l'analyse dans l'attention fine accordée à la parole et à l'expérience des femmes enquêtées se manifeste d'abord dans le titre de l'ouvrage. *Se battre, disent-elles...* Cet intitulé ne résume pas le propos complexe développé dans l'ouvrage mais il met l'accent sur le questionnement qui a guidé le parcours de recherche de l'auteure :

¹⁶ Les deux concepts de genre et de rapports sociaux de sexe ne sont d'ailleurs pas équivalents.

comprendre les mécanismes de la domination et comment, en situation dominée, des femmes et des hommes parviennent à résister, à se battre ; et dans le cas des femmes, puisqu'elles seront au centre de la plupart de ses enquêtes, prendre au sérieux les formes spécifiques de leur résistance, comprendre les blocages qui freinent l'émergence de collectifs et mettre le doigt sur les conditions permissives de l'émancipation.

L'ouvrage s'ouvre sur une introduction de forme narrative et se clôt par une interview biographique menée par Armelle Testenoire. Mais que l'on ne s'y trompe pas : il s'agit moins de raconter une vie consacrée à la recherche que d'articuler ce parcours biographique et de recherche au contexte scientifique, social, économique et politique dans lequel il prend place. Il s'agit aussi de revenir sur les terrains étudiés, qui donnent d'emblée à voir une réalité méconnue de la sociologie du travail dans les années 1970-80, centrée sur l'étude du travail ouvrier masculin de la grande industrie : l'hétérogénéité de la classe ouvrière, sous le rapport de l'âge, de la nationalité mais aussi du sexe. La classe ouvrière est sexuée et l'analyse de l'autonomie relative des pratiques des ouvrières va être à l'origine des principaux concepts qui sont au cœur de l'œuvre de l'auteure : les rapports sociaux de sexe, la division sexuelle du travail... Cette élaboration conceptuelle est aussi

une aventure collective, qui se développera au sein du Gedisst (Groupe d'étude sur la division sociale et sexuelle du travail), premier laboratoire du CNRS dont les recherches portent sur les rapports sociaux de sexe, à l'articulation de la sociologie du travail et de la sociologie de la famille, de la production et de la reproduction. En quarante ans, le travail change, le paysage théorique se modifie, la pensée de l'auteure elle-même se complexifie ; restent néanmoins des points qui irriguent de façon transversale ses travaux : la centralité du travail, la nécessité d'articuler les différents rapports de domination, d'étudier la dynamique selon laquelle ils se croisent, se produisent et se reproduisent mutuellement.

L'ouvrage s'organise en trois parties : « Penser les dominations », « Penser le travail » et « Penser l'émancipation ». La première partie analyse d'abord « Les verrous de la domination » puis développe de façon approfondie les concepts qui permettent de l'analyser. C'est très tôt, dès 1978, que Danièle Kergoat affirme à partir de ses enquêtes « *qu'ouvrière n'est pas le féminin d'ouvrier* » et démontre l'intérêt d'articuler classes sociales et catégories de sexe pour comprendre l'autonomie des pratiques ouvrières masculines et féminines : les deux systèmes de classe et de sexe conduisent à des formes de domination qui s'exercent différemment

sur les femmes et les hommes et à des formes de résistance également sexuées. L'articulation des rapports sociaux de classe et de sexe remet en cause la coupure entre vie privée et vie professionnelle, production et reproduction et conduit à redéfinir le concept de travail, en refusant la séparation entre travail professionnel rémunéré et travail domestique effectué à titre gratuit, principalement par les femmes. Le concept de rapports sociaux de sexe met l'accent sur les tensions qui opposent le groupe social des femmes et le groupe social des hommes autour d'un enjeu, en l'occurrence le travail et ses divisions. Il ancre l'analyse de la différence et de la hiérarchie des pratiques sociales masculines et féminines dans une base matérielle (et non idéologique ou biologique), socialement et historiquement située et permet de penser ces rapports en dynamique. Les rapports sociaux, qu'ils soient de sexe, de classe, de 'race', forment système et leur intrication peut être analysée grâce aux concepts de consubstantialité (« *entrecroisement dynamique complexe de l'ensemble des rapports sociaux, chacun imprimant sa marque sur les autres* ») et de coextensivité (« *les rapports sociaux se co-produisent mutuellement* », p. 136).

La deuxième partie est centrée sur l'enjeu majeur des rapports sociaux de sexe, la division sexuelle du travail. Cette partie s'organise comme la précédente

en une première section plus empirique et une seconde section plus théorique. En se fondant sur des terrains variés, Danièle Kergoat étudie d'abord certaines spécificités du travail de femmes ouvrières et parfois employées (temps partiel, flexibilité taylorisée *versus* flexibilité masculine qualifiante...) et du rapport au travail, à l'emploi et au métier des ouvrières. Ces différentes évolutions peuvent s'analyser à la lumière du concept de division sexuelle du travail, approfondi dans les chapitres suivants. La division sexuelle du travail a d'abord été décrite par les anthropologues comme la répartition différenciée et 'complémentaire' des travaux entre femmes et hommes dans les sociétés qu'ils étudiaient. L'approche en termes de rapports sociaux de sexe souligne quant à elle l'assignation prioritaire des femmes à la sphère reproductive et celle des hommes à la sphère productive. Deux principes organisent la division sexuelle du travail : la séparation (il y a des travaux d'hommes et des travaux de femmes) et la hiérarchie (les travaux d'hommes valent plus que les travaux de femmes). Il ne s'agit pas d'une réalité immuable mais bien d'une forme d'organisation qui évolue et se recompose en fonction de l'évolution des rapports sociaux qui la sous-tendent.

Reste à « *penser l'émancipation* », ce qui constitue l'objet de la troisième partie. L'auteure fait

la distinction entre l'appartenance au groupe (collection d'individu·e·s) et le passage au collectif, qui seul donne la puissance d'agir. Elle étudie les obstacles à la constitution du collectif, notamment à travers « *le syllogisme du sujet sexué féminin* », qui reprend les propos d'ouvrières maintes fois entendus, aux termes desquels : « *toutes les femmes sont jalouses (ou médisantes, ou autre préjugé sexiste)* » ; « *moi, je ne suis pas jalouse...* ». La conclusion qui s'imposerait logiquement est alors que « *je ne suis pas une femme* », interdisant toute identification positive au groupe des femmes et bloquant la constitution d'un collectif. L'auteure montre néanmoins que les femmes peuvent aussi développer un rapport subversif au travail, par exemple dans le cas du travail de *care*, du fait de la continuité entre travail

professionnel et travail domestique. Enfin l'analyse fine du mouvement des infirmières de 1988-1989 montre comment elles ont su « *dénoncer l'oppression, la domination et l'exploitation cachées derrière le 'c'est un travail de femmes'* » (p. 287) et transformer leur révolte en puissance d'agir.

On a là un ouvrage vraiment intéressant, tant en guise d'introduction à l'œuvre de Danièle Kergoat qu'à destination d'un public qui connaît déjà ses travaux. La construction du livre permet, en effet, de suivre pas à pas la genèse à la fois individuelle et collective, scientifique et biographique, d'un ensemble de concepts qui gardent toute leur pertinence théorique pour analyser la réalité sociale contemporaine.

Yvonne Guichard-Claudic
Sociologue, maître de conférences,
Université de Bretagne occidentale